

Brassens a débuté mardi à Bobino en chantant pour les ouvriers de Renault

Il a doublé, cette saison, le nombre de ses récitals parce qu'après 15 ans il accepte d'être aimé

Georges Brassens est revenu, hier soir, à Bobino, après deux ans d'absence, avec vingt et une chansons. Il a chanté devant les ouvriers de Renault (de l'association « Loisirs et culture ») qui ont scandé des bravos pendant cinq minutes.

GEORGES BRASSENS, on n'a pas envie de lui taper sur l'épaule et de lui dire « tu ». Même le public, après son récital, quand il est ému et qu'il se laisse aller et qu'il défile pour les autographes afin de le voir, lui, Brassens, de plus près.

Brassens, on le respecte, et si on l'admire, c'est avec un peu de recul, comme un monument, comme s'il ne faisait pas partie de notre vie quotidienne.

Eh bien moi, je trouve que Brassens n'est pas une institution, ni la Marianne d'une certaine France de la chanson (vous l'imaginez avec le bonnet ?) ni le porte-drapeau de je ne sais quelle esthétique.

La paix, c'est son luxe. Mais pas cette année 66-67, où il travaille, et beaucoup. Lui, le premier, ça l'étonne : « C'est fou ce que je bosse. »

Pudeur et orgueil

Un mois au T.N.P. avec Juliette Greco, du 16 septembre au 21 octobre. 45 jours de tournée en province. Et depuis hier soir à Bobino pour cinq semaines, avec toutes les chansons du T.N.P. En mars, un mois et demi de tournée

encore : en Belgique, en Suisse, et autour de Paris. Et son « Palmarès des chansons », jeudi 19. Des salles bourrées partout. Son 33 tours de nouvelles chansons (« La supplique », « La non demande en mariage », « Le chêne ») première vente des disques-cadeaux avant Dutronc, Brel et Sheila. Sa vraie vie est bousculée, sens dessus dessous. Il ne se retrouve pas. Il rouspète, il accepte, il est content, il se fâche : « Je dis que je m'en fous parce que je m'en fous. »

— De quoi ?

— De la publicité. J'ai peur de me diminuer en pensant à tout ça. Je suis au-dessus. Je suis orgueilleux. »

Il est la pudeur et l'orgueil. Et il change tout le temps.

Des vierges fières

Avant le T.N.P., en septembre, il m'avait dit : « J'ai besoin qu'on m'aime. » Et puis : « Je suis un vieux crocodile, mais je suis fragile », et des phrases magnifiques : « Les poètes sont comme des vierges fières, ils ne donnent qu'à celui qui aime. »

Samedi, dans sa maison isolée, à la campagne, j'ai rencontré un homme fatigué. Fatigué mais heureux : la tournée a été un énorme succès.

— J'ai donné en province cinq ou six chansons de plus qu'au T.N.P., dit-il. A Lyon, au Palais d'Hiver, j'ai chanté deux heures. Ils ont applaudi un quart d'heure. Ça ne m'était jamais arrivé.

« Seulement, c'est fatigant. Moi quand je me couche tôt, c'est à 8 heures ou à 9 heures le soir. Quoi qu'il arrive je suis réveillé à 4 ou 5 heures. En tournée, je ne dors pas. Comment ils font les autres ?

Pourtant je suis costaud. »

« C'est difficile de vivre. »

Avec une phrase comme ça, Georges Brassens retourne sur lui-même, il se regarde et puis il se secoue avec des airs de bravade : « On m'a toujours pris comme j'étais » ou encore « Je m'en fous ».

Et justement il ne se fout de rien. Il est vulnérable. Un jour Salvatore Adamo m'a dit :

— Il me semble que je m'entendrais mieux avec Brassens qu'avec Brel. J'aurais des choses à lui dire. Je l'ai rencontré avec mon père. Il lui ressemble : mon père parlait aussi par images.

Brassens lui, dit simplement :

« Adamo, je l'aime. »

« Mais je respecte ce que font les autres. Au moment du yéyé, on ne m'a pas entendu. Avec moi on a toutes les chances et toutes les permissions. »

Je lui demande si la vente de ses 33 tours l'étonne. Il dit oui. Et avec ironie (ou malice c'est difficile à savoir) : « Je ne pensais pas que Brassens était un nouveau. Mais je suis content qu'on me découvre. Ça fait même quinze ans qu'on me découvre. »

Et savez-vous pourquoi ? Parce que Brassens se fait oublier pendant des mois. Quand il a fini d'être un homme public il retourne à sa vraie vie.

— En avril, bientôt, je vais recommencer à bouquiner, à prendre des notes. A travailler quoi ! Je suis plutôt un type studieux.

Thérèse FOURNIER.

France Soir

12 janvier 1967